

Introduction des Hôpitaux dans les Pays Arabes et Musulmans*

par Driss MOUSSAOUI** et Saadeddine EL OTMANI**

C'est un sujet difficile à traiter que l'Histoire des Institutions hospitalières dans les Pays arabes et musulmans. En effet, il existe très peu de documents disponibles sur le sujet, et ceux existant sont éparés et difficiles à trouver. En effet, les historiographes classiques de la médecine dans les pays arabes et musulmans, tel Ibn Abi Ossaibi'a (1), avaient l'habitude d'évoquer essentiellement les hommes qui ont fait cette médecine, beaucoup moins les idées dominantes et les concepts qui avaient cours, et très peu les institutions.

L'introduction des hôpitaux dans les pays arabes et musulmans est une des conséquences de l'expansion arabo-islamique dans les pays environnants. Il est important de souligner qu'une caractéristique majeure de l'expansion de l'Islam est qu'il a dominé très rapidement, sur les plans politique et militaire, une partie non négligeable du monde connu d'alors. En effet, en près d'un siècle, les limites de l'empire allaient de l'Indus et des confins de la Chine à l'Atlantique. Les autres grandes religions actuelles, en comparaison, ont mis des siècles à se faire reconnaître et à conquérir le pouvoir politique et militaire. Ceci a été le cas pour le Christianisme, le Judaïsme, le Bouddhisme, ou l'Hindouisme. Par contre, pour l'Islam, il y a eu d'emblée concordance entre pouvoirs, spirituel d'un côté et politique et militaire de l'autre.

Ce fait permet de comprendre nombre de phénomènes de la trajectoire historique des pays arabes et musulmans. Cela a permis en particulier aux conquérants arabes une immersion rapide et complète dans différentes cultures, et qui sont très différentes de la leur. Ils ont ainsi acquis une vision globale de ce que le monde antique possédait comme civilisations, sciences et arts. L'on peut aisément imaginer le choc civilisationnel sur des Arabes pour lesquels la culture était essentiellement orale, enracinée dans la tradition nomade et bédouine. Ceci explique, du moins en partie, la remarquable tolérance qui a prévalu pendant des siècles vis à vis d'autres cultures et religions dans le

* Communication présentée à Fès, à la séance du 29 mai 1993, commune à l'Association marocaine d'Histoire de la Médecine et à la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Centre Psychiatrique Universitaire Ibn Rochd, Casablanca.

monde musulman. Comme autre conséquence importante à cette immersion brutale et diversifiée, un phénomène fréquemment rencontré dans l'Histoire s'est produit, celui de l'adoption par le vainqueur de la culture et des sciences du vaincu, quand celui-ci possède une civilisation plus riche et plus avancée. C'est comme si le militaire vainqueur était subjugué par la culture du vaincu. Cela a été le cas par exemple des Romains, grands soldats administrateurs et bâtisseurs, qui ont adopté la culture grecque ; cela a donné la civilisation hellénistique qui a marqué le pourtour méditerranéen pendant huit siècles. Cela a également été le cas pour les tribus turcomanes et mongoles qui ont envahi l'empire musulman des Abbassides, qui se sont profondément imprégnés de la civilisation persane et qui se sont convertis à l'Islam.

La médecine dans la civilisation arabo-islamique n'a pas échappé à ce processus. En effet, il y a eu deux rencontres décisives pour les Arabes au niveau scientifique et médical. La première s'est située à l'ouest de la péninsule arabique à Alexandrie en Égypte, et la deuxième à l'est à Jondichapour en Perse.

À Alexandrie, existait la fameuse bibliothèque, qui rassemblait des centaines de milliers de manuscrits de philosophie, de littérature, d'astronomie, de mathématiques, et de médecine. Cette bibliothèque constituait à l'époque une des sources principales du savoir antique, et représentait un appoint logistique important pour les grands médecins qui pratiquaient à l'époque à Alexandrie, ainsi que pour l'enseignement médical. Les historiographes parlent du chiffre de 500.000 manuscrits, dont beaucoup ont commencé à être détruits bien avant l'arrivée des armées arabes, sous le commandement d'Amr Ibn El 'Ass.

Quant à la ville de Jondichapour en Perse (ville du roi Chapour, construite vers le III^e siècle J.C.), elle représente le deuxième grand contact pour les Arabes du point de vue médical. C'est une ville qui a capté l'héritage médical grec et byzantin, et ce grâce à des médecins Nestoriens persécutés au V^e siècle par le pouvoir byzantin et exilés en Perse. L'école de Jondichapour est devenue florissante à l'époque sassanide et a eu un rayonnement dans toute la région. Rappelons pour exemple, que du temps du Prophète Mohamed, un médecin arabe, Al Harit Ibn Qalada (mort en 670 après J.C.), originaire de Taïf, avait été formé à l'école de Jondichapour. Il y avait même exercé la médecine et avait eu une notoriété non négligeable, puisqu'une entrevue avec l'empereur de Perse avait été écrite et gardée dans les archives à la demande de celui-ci, où le souverain posait de nombreuses questions sur la santé et la maladie, et où El Harit répondait avec le savoir de l'époque, essentiellement influencé par la théorie des humeurs, et l'importance du jeûne. Il fut honoré et récompensé par l'empereur à la suite de cette entrevue (1).

El Harit Ibn Qalada avait très probablement eu une influence sur ce qui a été appelé "la médecine du Prophète", et dont les idées maîtresses sont colligées dans un livre intitulé *Attib Annabaoui* (2). Cet ouvrage regroupe un ensemble de mesures d'hygiène et de moyens thérapeutiques simples enseignés par le Prophète, insistant sur l'importance du jeûne, du miel et de la cautérisation. Le Prophète lui-même adressait parfois les malades à Al Harit pour les soigner car, disait-il, "c'est un homme qui pratique la médecine", donnant par là-même une légitimité décisive à cet art. Tout ce contexte historique aura une influence favorable sur le développement de la médecine scientifique dans la civilisation arabo-musulmane. En effet, le pouvoir politique qui continuait la

tradition du Prophète se devait de s'intéresser aux personnes souffrantes et tenter de leur apporter soulagement, ce qui a encouragé la pratique et donc l'enseignement de la médecine.

Mais Jondichapour n'était pas seulement une école d'enseignement de la médecine, mais aussi un lieu de soins, appelé bimaristane (du mot persan bimarstane ; bimar : malade- stane : lieu). Sous l'influence des Nestoriens, dont on ne dira jamais assez l'apport essentiel dans l'Histoire de la Médecine, Jondichapour était en rupture avec les traditions des Asclépias de la période hellénistique, très imprégnée par l'idéologie religieuse grecque antique, et en rupture aussi avec la perception religieuse des soins, appliquée par Justinien. En effet, les Nestoriens étaient des chrétiens qui pratiquaient en terre zoroastrienne, et avaient donc obligation de laïciser la pratique et l'enseignement de la médecine. Les Byzantins avaient aussi perçu l'importance de donner une autonomie aux institutions de soins (3). Mais, c'est à partir de l'idée de charité chrétienne que pareilles institutions avaient été créées, et durant des siècles dans le monde chrétien, l'influence des hommes de religion (peut-être parce que Jésus avait soigné des malades par des miracles) jouera un rôle prépondérant.

Le premier bimaristane (appelé aussi maristane) construit dans les pays arabes et musulmans, l'a probablement été à Damas du temps des califes Omeyyades, plus précisément par Al-Walid 1er qui avait régné de 705 à 715. Ce bimaristane a probablement été le résultat d'un syncrétisme perse et byzantin, même si l'influence perse a été prépondérante. C'est l'historien Al Maqrizi (4) qui donne cette information dans son livre "*Khitat*", affirmant aussi que le calife avait engagé des médecins avec un salaire mensuel régulier .

Il ne nous reste presque pas de trace écrite de ces premiers maristanes du monde arabo-musulman, bientôt suivis par d'autres construits dans les principales villes de l'empire. Certaines villes comme Cordoue, du temps du califat Omeyyade, disposaient semble-t-il, de plusieurs maristanes. Cette idée est cependant rejetée par des auteurs plus récents (5), qui estiment que le premier maristane dans le monde arabo-musulman date de la dynastie Abbasside, en particulier du calife Haroun Rachid (786-809).

En fait, il serait difficilement imaginable que la dynastie Omeyyade, qui a été bien plus puissante militairement et financièrement que la dynastie Abbasside, n'ait pas construit de maristanes dans les grandes villes de leur empire, et d'abord à Damas. En effet, souvenons-nous que Haroun Rachid, qui était le plus puissant des califes Abbassides, avait vu l'Espagne, et tout le Maghreb à travers le Califat de Cordoue, ainsi que les dynasties Idrisside et Aghlabide échapper à son autorité. Peut-on imaginer que pour se faire soigner d'une affection grave, on ait besoin à l'époque d'aller de la capitale de l'empire jusqu'à Jondichapour ou à Alexandrie ? Ceci est peu probable, car la tradition dans les pays arabes et islamiques était que les rois et califes drainaient vers leur capitale les meilleurs médecins de l'intérieur et de l'extérieur de leur royaume. C'était le cas des médecins Ibn Tofaïl, Ibn Zohr et Ibn Rochd du temps des Almohades au Maroc, d'Ishak Ibn Omrane durant la fin de la dynastie des Aghlabides, de Maïmonide et d'autres du temps de Salaheddine El Ayoubi au Moyen-Orient, ou de la famille des Bakhtichou du temps des Abbassides. Et là où il y a des médecins de qualité, des élèves affluent, et un enseignement de fait s'impose. Cependant et contre cette idée, il est important de se souvenir que Jorjis Bakhtichou était médecin-chef du bima-

ristane de Jondichapour, qui était encore florissant comme hôpital et comme école de médecine à l'époque des Abbassides (6).

Quant au Maroc, le premier maristane dont on ait une trace historique est celui de Marrakech, si bien décrit par Abdelwahad Al Murrakuchi (7), et qui a été construit par le sultan Almohade Yacoub El Mansour (1184-1199) en 1190. Mais qu'en est-il de l'époque des Idrissides, et même avant l'arrivée d'Idriss 1er au Maroc ? Par exemple, si comme certaines sources semblent l'indiquer, un grand nombre de maristanes existaient en Espagne musulmane, du temps des sultans Almoravides et qui régnaient sur cette contrée, comment peut-on imaginer que pareil concept n'ait pas tout de suite été adopté par les maîtres des lieux au Maroc ? En effet, Leclerc (8) rapportait par exemple que "vers la fin du XIIe siècle, Abou Ishak Ibrahim, originaire de Bougie, vint habiter Algesiras et fut attaché à l'hôpital de cette ville".

On sait par ailleurs que les médecins andalous étaient familiers des palais de Marrakech. Comment dès lors imaginer que ces sultans priveraient leurs sujets dans la capitale de leur empire, et en particulier leur cour, d'un lieu de soins, à l'image de ce qui existait en Espagne ? Bien sûr, les consultations à domicile étaient la règle pour les malades aisés, et dans le domicile des médecins pour ceux qui l'étaient moins. Cependant, l'avantage d'une structure d'hospitalisation est la densité de "travailleurs de la santé" qui en fait un outil technologique unique. La sécurité médicale semble être une constante historique dans tous les pays et de tous temps, les hommes cherchant par tous les moyens à avoir la meilleure technicité et la meilleure technologie médicales à leur service. Par conséquent, même si on ne dispose pas toujours de source écrite sur les maristanes, leur présence nous paraît probable dès l'époque Omeyyade au Moyen-Orient, et dès l'époque Almoravide au Maghreb, et peut-être même avant.

Le manque de sources écrites s'explique par la destruction d'un nombre considérable de manuscrits durant les guerres et invasions subies par les pays arabes et musulmans, menées par des ennemis de l'intérieur ou de l'extérieur du monde musulman. Il est utile de rappeler avec Browne (9) que "pas un sur mille des livres qui y sont énumérés (dans le Fihrist ou Index composé en 987) ne nous est parvenu, même sous forme de fragments". Il est également utile de rappeler aussi que les Arabes avaient rapidement intégré toutes sortes de technologies prises chez les Perses (en particulier, au niveau administratif ; souvenons-nous que le mot Diwane est persan), et chez les Byzantins (en particulier la musique et l'architecture). L'art de guérir représentait en plus une sorte de devoir religieux pour les gouvernants. Toutes ces raisons laissent à penser que les institutions trouvées en Perse ont été rapidement dupliquées dans les pays de l'empire arabo-musulman.

Les bimaristanes (appelés aussi maristanes) dans les pays arabes et musulmans avaient un certain nombre de caractéristiques :

1- Ils étaient construits au milieu de la ville, et ne représentaient donc pas un lieu d'exclusion des malades, qu'ils soient physiques ou mentaux ;

2- La principale innovation dans les pays arabes et musulmans concernant les institutions hospitalières a été l'introduction du concept de spécialisation. C'est ainsi qu'il y avait par exemple aux maristanes Annouri à Damas (construit par Nour Eddine Ezzinki en 1154) ou Sidi Frej à Fès (construit par le sultan mérinide Abou Youssouf Yacoub

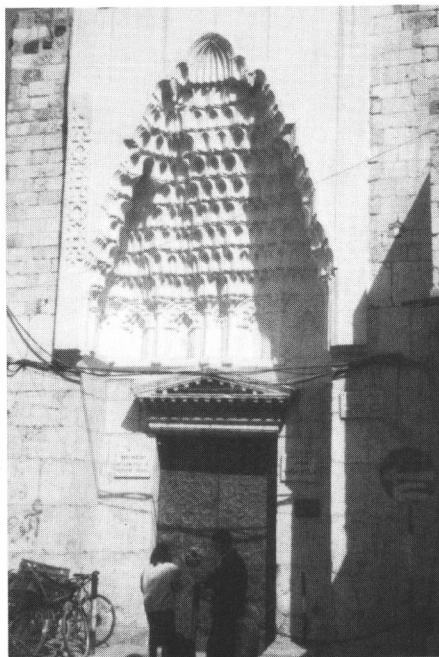
vers 1286), des services séparés pour hommes et pour femmes, et qui étaient réservés chacun à une spécialité différente : "médecine interne", orthopédie ; ophtalmologie, et psychiatrie. A proximité du maristane, il y avait la plupart du temps les boutiques des herboristes, des hammams, et une mosquée.

3- Ce complexe permettait, comme le décrivait Abdelwahad Al Murrakuchi (7), d'être pris en charge financièrement par les Habous, équivalents des Waqf du Moyen-Orient (biens de mainmorte). Bien entendu, là aussi intervient la charité religieuse au profit des malades, mais la différence avec l'Europe résidait dans le fait que la profession médicale était "laïque", si ce concept signifiait quelque chose à l'époque dans les pays arabes et musulmans. En effet, il n'existe pas de clergé chez les musulmans sunnites, et quand il existe, comme c'est le cas chez les musulmans chi'ites, celui-ci n'a jamais interféré avec la science médicale, ou l'art de guérir les malades.

En fait, on peut considérer que tous les grands médecins dans la civilisation arabo-musulmane (Ibn Sina, Arrazi, Ibn Rochd, Ibn Tofaïl entre autres) ont été peu ou prou des philosophes, donc des agitateurs d'idées qui remettaient en cause le pouvoir des autorités religieuses. Beaucoup d'entre eux ont d'ailleurs été persécutés pour leurs idées en pointe pour l'époque. Enfin, les écrits des médecins ne sont nullement imprégnés par les idées magiques qui sont la caractéristique du guérissage traditionnel tel qu'il est actuellement pratiqué dans les pays arabes et musulmans, ou qu'on a retrouvé dans une certaine pratique médicale de la fin du Moyen-Age en Europe notamment.

4- Les maristanes jouaient non seulement un rôle de centres de soins, mais habituellement aussi d'enseignement. Ils pouvaient être considérés, toutes proportions gardées, comme les centres hospitalo-universitaires de l'époque, ce qu'était déjà l'école de Jondichapour en Perse, la spécialisation en moins.

En conclusion, ces quelques réflexions n'ont d'autre prétention que de remettre des éléments déjà connus dans leur perspective historique, pour mieux cerner un des apports majeurs de la civilisation arabo-musulmane dans le champ médical, à savoir l'adoption et l'amélioration du concept d'institution hospitalière. Nous sommes malheureusement handicapés par la rareté des sources existantes pour nous imaginer la vie



*Façade du Maristane Nouri (XIIe siècle)
à Damas. Aujourd'hui Musée des Sciences
et de Médecine Arabes
(Cliché D. Moussaoui - avril 1993).*

du Moyen Age arabo-musulman dans les institutions hospitalières. Nous avons cependant grand espoir qu'avec ce qui existe comme documents non exploités, dans le monde arabe comme en Europe, il nous sera possible de répondre aux questions qui restent en suspens dans ce domaine. C'est un des principaux objectifs de l'Association Marocaine d'Histoire de la Médecine.

BIBLIOGRAPHIE

1. Ibn Abi Oussaybi'a Abou al Abbas Muswaffaq ad Dine Ahmad- Ouyoun al Anbaa fi Tabaqat al Atibba, Dar Taqafa éditeur, Beyrouth, 1979.
2. Ibn Qaïm Al Jouzia- Attib Annabaoui- Dar Ihya, Al Koutoub Al'Arabia, Le Caire, 1957.
3. LICHTENHAELER C- Histoire de la médecine- Fayard, Paris, 1978.
4. Al Maqrizi Taki Ad Dine - Kitab al Mawa'id wa al l'tibar bi Dikri al Khitat wa Al atar, G.Wiet Ed., le Caire, 1911.
5. JACQUART D, MICHEAU F- La médecine arabe et l'occident médiéval-Maisonneuve et Larose, Paris, 1990.
6. AMMAR S- Médecins et Médecine de l'Islam- Ed Tougui, Paris, 1984.
7. Al Murrakuchi Abd al Wahid- Al Mu'jib, Al Maktaba Attijaryia Al Kobra, Le Caire, 1949, trad. française, Fagnan Ed., 1893.
8. LECLERC L- Histoire de la médecine arabe- Ernest Leroux Ed, Paris, 1876.
9. BROWNE E.G- La médecine arabe, Librairie Coloniale et Orientaliste Larose, Paris, 1933.

SUMMARY

*First maristane (after persian word : **bimar** = sick / **stan** = place) built in arabian and islamic countries was surely set up in Damas at end of the VII^e Century, during Omeyades Califs reign ; probably in the way of bysantinic and persian syncretism. Many **maristanes** were built inside every main cities of Islamic Empire. Some towns, as Cordoba during Omeyades reign got several **maristanes**. The leading characteristic of **maristanes** is the gap between every specialities including, naturally, sex-segregation. Some big **maristanes** (as **Maristane** Nouri, in Damas, or **Maristane** Sidi Frej, in Fès) may be compared, in a certain way, to C.H.U. during that time.*